

Grandeur le tres-humble service qu'il luy avoit vouë. Qu'il esperoit revenir bien-tôt en sa presence, libre de tous ces embarras; afin de recevoir ses ordres, preparer son voiage, & porter à l'Empereur son Maître, avec les presens de sa Grandeur, l'assurance de son amitié & de son alliance, qui seroit pour son Prince, un joyau d'un prix inestimable.

Motezuma parut encore affligé, de ce que Cortez se mettoit en campagne, avec des forces si disproportionnées à celles de son ennemi. Il luy dit: *Que s'il avoit besoin du secours de ses armes, afin de mieux faire comprendre ses raisons, qu'il différât d'en venir à une rupture ouverte, jusqu'à ce qu'on eût assemblé un corps de ses Sujets, qu'il tiendrait prêt à marcher, en tel nombre qu'il plairoit à Cortez. Il luy donna sa parole de ne point abandonner les Espagnols qu'on luy laissoit avec Alvarado, & de ne point changer de logement durant son absence.* Herrera ajoute que l'Empereur, suivi de toute sa Cour, accompagna fort loin le General: mais par une malice premeditée, cet Auteur attribue la civilité extraordinaire de Motezuma, au desir qu'il avoit de se voir délivré des Espagnols; supposant qu'il étoit déjà dégoûté de Cortez, & qu'il le haïssoit. Ce qui paroît, est qu'il garda fidelement sa parole, en demeurant dans son appartement, & dans les termes de la bienveillance pour les Espagnols; quoyqu'on eût excité de grands troubles, qu'il pouvoit appaiser en retournant à son Palais: & tant en ce qu'il fit pour défendre les Espagnols qui étoient auprès de sa personne, qu'en ce qu'il ne voulut pas faire contre les autres, durant que leurs forces étoient ainsi desunies; il est aisé de reconnoître qu'il fut toujours constant dans la sincerité de ses intentions pour eux. Il est vrai qu'il souhaitoit de les renvoyer, parce que le repos de son Etat le demandoit ainsi; mais il ne prit jamais la résolution de rompre avec eux, ni de cesser de respecter l'engagement de la sauve garde Roïale qu'il leur avoit accordée: & quoyque ces attentions ne soient pas d'un Prince barbare, & qu'elles paroissent peu convenables au caractère de Motezuma, on doit regarder cette revolution d'esprit & de cœur, comme une de ces merveilles dont il plut à Dieu de faciliter la conquête de cet Empire. En effet, cette inclination & cette crainte respectueuse qu'il avoit pour Cortez, heurtoient de droit fil son orgueilleuse fierté: & ces

deux mouvemens, si oppolez à son genie, tenoient sans doute du Ciel tout ce qu'ils n'avoient point de la Nature.

CHAPITRE VIII.

Cortez marche vers Zempoala: & sans obtenir les troupes qu'il esperoit tirer de Tlascala, il poursuit sa marche jusqu'à Motalequita, où il reprend la negociation d'un traité de paix; mais aiant reçu une nouvelle injure, il se resout à la guerre.

ON commença la marche, suivant le chemin de Cholula, avec toutes les précautions qui établissent la sûreté d'une armée, & que les Soldats observent aisément, lorsqu'ils sçavent la guerre, & qu'ils sont accoutumés à obeir sans raisonner. Ils furent reçus en cette Ville, avec un empressement agreable; la crainte servile qui avoit enseigné la soumission à ce Peuple, étant déjà convertie en une veneration respectueuse. L'armée passa de ce lieu, à Tlascala, où elle trouva un magnifique cortège, composé de la Noblesse & des Senateurs, qui vinrent au-devant d'elle, à demi-lieuë de cette Ville. L'entrée que les Espagnols y firent fut celebrée par des démonstrations de joie qui répondoient au nouveau mérite qu'ils avoient acquis, par la prise de Motezuma, & par la mortification de l'orgueil des Mexicains; circonstances qui redoublerent les applaudissemens, & le bon traitement qu'on fit à l'armée. Les Senateurs s'assemblerent aussi tôt, afin de déliberer sur la réponse qu'on devoit faire à Cortez, & sur les troupes qu'il avoit demandées à la Republique: sur quoy nous trouvons une autre guerre entre les Auteurs, qui ne s'accordent point sur cet article; malheur ordinaire aux Relations qui traitent de la conquête des Indes, & qui nous obligent quelque-fois à embrasser le vrai-semblable, & d'autres fois à chercher le possible avec peine. Bernard Diaz dit que Cortez demanda quatre mille hommes au Senat, & qu'on les luy refusa, sous pretexte qu'ils n'osoient prendre les armes contre

des Espagnols ; parce qu'ils ne se sentoient point capables de résister aux chevaux, & aux armes à feu. Au contraire, Herrera soutient qu'ils accorderent au General six mille hommes effectifs, & qu'ils en offrirent un plus grand nombre. Il ajoûte que ces Indiens furent enrôlez dans les Compagnies Espagnoles ; mais qu'à trois lieuës de Tlascala ils demanderent leur congé, parce qu'ils n'étoient pas accoutumés à combattre hors de leur Province. Quoyqu'il en soit : car enfin, cette discussion n'est pas fort importante ; il est certain qu'aucuns Tlascalteques ne servirent en cette expedition. Cortez demanda ce secours, à dessein de faire du bruit & de l'éclat parmi les Soldats de Narvaez, plutôt que par aucune confiance qu'il eût en leurs armes, ni qu'il fît cas de leur maniere de combattre contre les Espagnols. D'ailleurs, il est constant qu'il sortit de Tlascala sans se plaindre, & sans donner aucune atteinte à la confiance reciproque entre les Espagnols & les Habitans de cette Ville : car il les rechercha depuis, & il les trouva prêts à le servir, quand il en eut besoin contre les autres Indiens, où ils témoignoiert beaucoup de valeur & de résolution ; aiant conservé leur liberté en dépit des Mexicains, si près de leur Ville capitale, & sous un Prince qui tiroit sa plus grande gloire du nom de Conquerant.

L'armée ne séjourna pas à Tlascala, & elle passa à grandes journées jusqu'à Motalequita, Bourgade d'Indiens alliez, éloignée de douze lieuës de Zempoala, où Sandoval arriva presque en même tems avec sa troupe, & sept Soldats de plus, qui estoient passez de l'armée de Narvaez à Vera-Cruz, après l'emprisonnement de l'Auditeur Vasquez, qui leur avoit fait croire que le parti qu'ils soutenoient n'étoit pas le plus juste. Cortez apprit de ces Soldats, tout ce qui se passoit dans le quartier de son ennemi ; & Sandoval luy en donna encore des lumieres plus assurées ; parce qu'avant que de partir, il avoit trouvé moïen d'introduire à Zempoala deux Soldats Espagnols, qui sçavoient imiter parfaitement les manieres & les actions des Indiens, & dont le teint ne démentoit pas cette ressemblance. Ils se dépouillerent volontairement & avec plaisir ; & couvrant leur nudité de quelques ornemens propres aux Indiens, ils entrèrent au matin dans la Ville, chacun avec un panier de fruits sur la tête ; & s'étant mêlez avec les

Païsans qui vendoient cette sorte de marchandise, ils la troquerent contre des grains de crystal ou de verre, avec une simplicité & une avidité de Villageois si bien contrefaite, que personne ne prit garde à leur déguisement, & qu'ils eurent la liberté d'aller par toute la Place, & de se retirer avec les connoissances qu'ils souhaitoient : mais comme ils n'en furent pas encore satisfaits, & qu'ils voulurent s'éclaircir de la maniere dont on faisoit la garde en cette armée, ils y retournerent un autre jour, chargez d'herbes, avec quelques Indiens qui étoient allez au fourage ; & ils ne reconnurent pas seulement le peu de vigilance des Officiers & des Soldats de ce quartier, mais encore ils en apporterent une preuve, en amenant à Vera-Cruz un cheval qu'ils enleverent, sans qu'on les en empêchât. Il arriva par hazard que ce cheval appartenoit au Capitaine Salvatierra, un de ceux qui animoient davantage Narvaez contre Hernan Cortez ; ce qui rendit la prise plus considerable. Ces Espions firent ainsi tout ce que l'adresse & le cœur pouvoient contribuer à leur reputation : néanmoins leurs noms ont été malheureusement oubliez en cette action, & en une Histoire où on rencontre à chaque pas des exploits de moindre consideration, qui font honneur au nom de ceux qui les ont exécutez.

Cortez fondeoit une partie de ses esperances sur l'ignorance de ses ennemis en l'art de la guerre. La negligence dont Narvaez conduisoit ses troupes, excitoit divers mouvemens en son imagination, qui pouvoient naître du mépris que Narvaez faisoit du petit nombre des Soldats de Cortez : & celui-ci le connoissoit assez ; mais il n'étoit pas fâché de voir que ce mépris faisoit naître une fausse confiance favorable à ses desseins, & qui sembloit combattre en sa faveur : en quoy il raisonna sur de bons principes ; puisqu'il est certain que cette espece de confiance, est ennemie des précautions, & qu'elle a ruiné plusieurs Capitaines. Ainsi on doit la compter entre les plus grands perils qu'on court à la guerre ; d'autant qu'il arrive souvent, lorsqu'on en vient aux mains, qu'on se trouve batu par l'ennemi qu'on méprisoit.

Cependant le General songeoit à preparer en diligence tout ce qui luy étoit necessaire, & à presser Narvaez par des instances d'un accommodement, avant que d'en venir à une rupture

ouverte de sa part. Il fit donc une revûe de ses Soldats, qui se trouverent au nombre de deux-cens soixante-six Espagnols, en comptant les Officiers, & la troupe de Sandoval, outre les Indiens de charge qui portoient le bagage : après quoy Cortez envoïa pour la seconde fois le Pere Olmedo, afin de faire les derniers efforts pour parvenir à une bonne paix : & comme ce Religieux luy eut mandé le peu de fruit qu'il tiroit de sa negociation, le General desirant mettre toute la justice de son côté, ou peut-être gagner du tems, afin que les deux mille Indiens qu'il attendoit de Chinantla pussent se joindre à ses troupes, resolut d'envoïer le Capitaine Jean Velasquez de Leon; dans la creance que la mediation de cet Officier seroit mieux reçûe, à cause de sa qualité, & même qu'il étoit parent de Diego Velasquez. Cortez avoit eu depuis peu des preuves tres-solides de sa fidelité, par des protestations que Velasquez luy avoit faites, de mourir à son côté, en luy mettant entre les mains une lettre que Narvaez luy avoit écrite, pour l'inviter par de grandes promesses, de prendre son parti : & le General répondit noblement à cette generosité, en confiant à la franchise & à la probité de ce Capitaine, une negociation si delicate.

Lorsqu'il arriva à Zempoala, tout le monde crut qu'il venoit se ranger sous les étendars de son parent; & Narvaez alla au-devant de luy, avec beaucoup de joie : mais quand Velasquez luy eut exposé sa Commission, & que ce Commandant connut qu'il s'engageoit à soutenir le bon droit de Cortez, il l'interrompit, & se separa de luy incivilement, quoy qu'il luy restât encore quelque esperance de reduire ce Capitaine; puisqu'avant que de renouïer la conversation, il commanda que l'on fît une revûe generale de toute son armée en presence de Velasquez, à dessein de l'étonner, ou de le convaincre par cette vaine ostentation de ses forces. Quelques personnes conseillerent à Narvaez de le faire arrêter; mais il n'osa, parce que cet Officier avoit beaucoup d'amis dans son armée : au contraire, il l'invita à dîner, où il fit trouver tous les Capitaines les plus attachez à ses interêts, afin qu'ils luy aidassent à le persuader. La conversation commença par des complimens & des honnêtetez : & peu de tems après on en vint à quelques railleries contre Cortez, qui sembloient encore

encore échaper dans la chaleur du repas. Velasquez ne voulant pas ruiner sa negociation, dissimula d'abord : mais quand il vid que la raillerie devenoit offensante, & tournoit en invectives, sa patience échapa tout d'un coup; & elevant sa voix il dit : *Qu'on tint d'autres discours, puisqu'ils ne devoient pas, devant un homme de sa qualité, parler mal de son General qui étoit absent; & que le premier d'entre-eux qui ne tiendrait pas Cortez, & tous ceux qui le suivoient, pour bons & fideles Sujets du Roi, n'avoit qu'à le luy dire en particulier, & qu'il le desabuseroit de cette opinion.* Tous ces braves se turent; & Narvaez même parut embarrassé, sur la maniere dont il devoit répondre. Il n'y eut qu'un jeune Capitaine, cousin de Diego Velasquez, & qui portoit le même nom, qui prit la parole, & dit à cet Officier : *Que celui qui soutenoit avec tant d'ardeur la cause d'un traître, ne tenoit rien du sang des Velasquez, ou ne meritoit pas d'en être sorti.* A quoy Jean Velasquez repartit par un démenti; & tira l'épée, avec une resolution si déterminée de châtier ce jeune homme, que tous les conviez eurent beaucoup de peine à le retenir : & enfin, ils le prierent de retourner au camp de Cortez, afin d'éviter les accidens que son séjour pourroit produire; ce qu'il fit sur le champ, emmenant avec soi le Pere Olmedo. Il dit en partant, quelques paroles, avec un emportement qui menaçoit d'une prompte vengeance, ou au moins, d'une rupture ouverte.

Quelques Officiers de Narvaez furent mal satisfaits, de ce qu'on laissoit partir ce Capitaine, sans l'accommoder avec son parent, afin d'écouter ses propositions, & d'y répondre, bien ou mal, suivant ce qui conviendroit. Ils disoient : *Qu'un homme du merite & de la qualité de Velasquez, devoit être traité avec plus d'attention. Qu'il falloit supposer qu'une personne de bon esprit, & d'une probité connue, ne viendroit pas leur porter des propositions extravagantes ou déraisonnables. Que les formalitez de la guerre n'alloient pas jusqu'à ôter la liberté de se faire écouter; & que ce n'étoit pas une bonne politique, ni une bonne voie de se rendre redoutable à son ennemi, que de luy faire connoître qu'on craignoit ses raisons.* Ces discours passerent bien-tôt des Capitaines aux Soldats, qui s'expliquoient si librement sur le peu de soin que l'on prenoit de justifier leur conduite en toute cette guerre, que Narvaez fut contraint, pour appaiser ces

bruits, de choisir un Officier, qui allât en son nom, & en ce-luy de tous les Espagnols de son parti, faire quelques excu-ses sur ce qui s'étoit passé; & sçavoir de Cortez même, ce que Velasquez devoit proposer. Ils donnerent cette commif-sion au Secrétaire André de Duero, qui leur parut propre pour cet emploi; parce qu'il étoit moins animé que les au-tres contre Cortez; & qu'étant creature de Diego Velasquez, il ne manqueroit pas de confiance auprès de ceux qui vou-loient empêcher un accommodement.

Cependant, Cortez aiant entendu le Pere Olmedo & Jean Velasquez, reconnut qu'il n'avoit fait que trop d'avances pour obtenir une bonne paix; & jugeant qu'il étoit tems de com-mencer la guerre, il fit marcher son armée, à dessein de s'ap-procher de plus près, & de s'emparer de quelque poste avan-tageux, où il pût attendre les Chinanteques, & agir suivant les occasions qui se presenteroient.

L'armée étoit en marche, lorsque les Coureurs de Cortez luy donnerent avis que Duero venoit de Zempoala pour luy parler. Le General alla le recevoir, avec quelque esperance d'un accord dont il se flatoit. Ils se saluerent & s'embrasse-
rent plusieurs fois, en renouvelant les protestations de leur ancienne amitié. Tous les Capitaines vinrent témoigner leur joie au Secrétaire; & Cortez, avant que d'entrer en matiere sur sa negociation, luy fit quelques presens, & luy en promit encore davantage. Il le retint jusques au jour suivant, après qu'il l'eut invité à manger; & durant tout ce tems, ils eurent diverses conferences tête à tête, avec beaucoup de franchise. Ils traitoient des moyens de réunir les deux partis; chacun d'eux paroissant souhaiter avec passion, de trouver quelque voie pour adoucir Narvaez, dont l'opiniâtreté étoit l'unique obstacle qui traversoit l'accommodement. Cortez en vint jus-ques à offrir de luy céder la conquête de Mexique, & de mar-cher avec ses gens à d'autres entreprises: & Duero, qui le voioit agir si noblement avec un ennemi déclaré, luy proposâ une entrevûe avec Narvaez; croiant qu'il pourroit l'obtenir de ce Commandant; & que toutes les difficultez seroient plus aisément levées dans une conference, où les deux Chefs s'ex-pliqueroient par leur propre bouche. Quelques Auteurs di-sent que Duero avoit ordre de proposer cette conference; &

d'autres, que ce fut une pensée de Cortez. Quoy qu'il en soit, ils conviennent tous qu'on regla cette entrevûe aussi-tôt que le Secrétaire fut retourné à Zempoala, & qu'on en dressa par ses soins une capitulation autentique, designant l'heure & le lieu où on devoit tenir la conference; chacun des deux Com-mandans aiant donné sa parole par écrit, de se rendre, accom-pagné seulement de dix Officiers, afin qu'ils fussent témoins de ce qui seroit dit & arrêté.

Mais au même tems que Cortez se dispoisoit à exécuter de sa part la capitulation, André de Duero l'avertit en secret, qu'on luy preparoit une embuscade, à dessein de le prendre, ou de le tuer. Cet avis, qui venoit de si bon lieu, fut enco-re confirmé par d'autres personnes qui conservoient quelque corespondance avec luy: ce qui l'obligea de faire connoître à Narvaez, que sa trahison étoit découverte. Ainsi dans la pre-miere chaleur de son ressentiment, Cortez luy écrivit une let-tre, par laquelle il luy déclaroit la rupture du traité, & remet-toit à son épée à tirer satisfaction de la perfidie de ce Com-mandant. Sans cette connoissance, le procedé noble & sin-cere de Cortez alloit le jeter aveuglément entre les mains de son ennemi; & il eut de la peine à se disculper devant ses Sol-dats, de cette faute de précaution, & de cette confiance pre-cipitée qu'il accordoit à Narvaez, après avoir eu tant de marques de sa mauvaise volonté. On ne peut néanmoins ac-cuser d'imprudence la sincerité de Cortez en cette occasion, puisque le manquement de parole & de foi dans les traitez, est une infamie dont on a peine à soupçonner un ennemi ge-nereux: d'autant plus que les perfidies ne tiennent point de lieu entre les stratagèmes; & que ces tromperies qui donnent atteinte à l'honneur, ne sont point comptées entre les surprises que la guerre autorise.

